

**Sachli Gholamalizad**  
***Let us believe in the***  
***beginning of***  
***the cold season*** (new work)

● **KVS Box**

11.05, 20:30

13.05, 19:00

14.05, 18:00

15.05, 20:30

16.05, 12:30 + 20:30

17.05, 20:30

1h30

EN/NL/Farsi › FR/NL/EN

**By and with**  
Sachli Gholamalizad

**Dramaturgy**  
Maryam Kamal Hedayat, Tunde  
Adefioye, Selm Wenselaers

**Music and soundscape**  
Jan De Vroede

**Video design**  
Steven Brys

**Video editing**  
Moj Bahadori

**Scenography**  
David Konix

**Costume Design**  
Zuhra Hilal

**Choreography**  
Gilles Polet

**Light Design**  
Helmi Demeulemeester

**Sound**  
Patrick Van Neck

**Technical coordination**  
Lieven Symaey, Steven Brys

**Production manager**  
Miek Scheers

**Translations**  
Moj Bahadori, Anne  
Vanderschueren, Trevor Perri,  
Tineke de Meyer

**Surtitles**  
Tineke De Meyer

**Diffusion and tour management**  
Saskia Liénard

**Research assistants**  
Esther Lamberigts, Bo Alfaro  
Decreton, Lindsay Jacobs

**Special thanks to**  
Michael De Cock, Eric Reid, Shokat  
Armon, Aarich Jespers, Filip  
Wauters, Eric Thielemans, Peter  
Dombernowsky, Joe novelli, Nikolaj  
Heyman, Lisa Gamble, Tim  
Vandenbergh

**Technicians**  
Kunstenfestivaldesarts  
Patrick Oreel

**Presentation**  
Kunstenfestivaldesarts, Kvs

**Production**  
Kvs

**Coproduction**  
Perpodium, Theater Rotterdam,  
Vooruit

**With the support of**  
Kunstenfestivaldesarts,  
Tax Shelter of the Belgian  
Federal Government



Dans ses deux spectacles précédents, *A Reason to Talk* et *(Not) My Paradise*, Sachli Gholamalizad interroge les concepts de frontières et d'altérité en disséquant sa relation avec sa mère dans le premier spectacle, et ses relations avec sa famille et sa patrie dans le deuxième. Il s'agit de pièces qui reconstituent le passé afin de parvenir à un nouveau récit. Sachli Gholamalizad nous donne également à voir sa relation avec la langue, et plus spécifiquement l'impossibilité de tisser des liens à travers le langage. Dans le premier spectacle, *A Reason to Talk*, elle s'adresse au public par écran et clavier interposés et par le truchement de conversations filmées avec sa mère, alors qu'elle coupe sa relation avec le public en lui tournant littéralement le dos. Dans *(Not) My Paradise*, elle fait montre d'un peu plus d'ouverture vers le public. Elle n'est plus cloisonnée que par des rideaux, des parois et des installations. Si elle se dissimule derrière les témoignages qu'elle met en avant, elle entreprend néanmoins des tentatives d'établir un lien avec le public par le biais de la danse, d'images, de récits et de souvenirs.

Sachli Gholamalizad inverse ce processus dans la dernière partie de sa trilogie. Elle n'est plus spectatrice, mais oratrice et créatrice. Elle remet en question toutes les étiquettes et tous les cadres imposés afin de pouvoir s'en libérer par la suite. Alors que les deux spectacles précédents se focalisaient sur le passé, elle puise à présent dans ce passé en vue de broser un projet pour un nouvel avenir. Les questions clés sont : comment se détacher des normes et jugements que nous impose le monde extérieur ? Et quels obstacles faut-il surmonter pour y arriver ?

Plus que tout, Gholamalizad souhaite trouver des stratégies pour le « devenir femme » à travers la reconquête de récits et la déconstruction des canons. Ce processus constitue aussi la base de sa quête de repositionnement en tant qu'artiste.

Pour cette production, elle a puisé son inspiration dans la poésie de Forough Farrokhzad, dans des mythes, des récits et de la musique, entre autres, celle de l'icône pop iranienne Googoosh. Elle a également beaucoup voyagé, engagé le dialogue avec de multiples femmes de caractère qui ont croisé

sa route et avec lesquelles elle a surtout abordé la question : que signifie être femme ? et comment pouvons-nous forger des alliances au-delà de toutes les frontières ?

Gholamalizad entrelace des éléments autobiographiques et des histoires universelles. Elle s'en sert comme outils d'autonomisation. Elle crée un spectacle musical sur la force, la rétivité et la capacité de dépasser des images sociétales sclérosées.

Si dans les deux spectacles précédents, elle affrontait sa mère, sa famille et sa patrie, elle s'adresse à présent à son public, aussi bien dans la salle de théâtre qu'en dehors. Car le point de mire de Gholamalizad est précisément la société et ses structures d'oppression. Les vers intemporels de Farrokhzad, les mythes universels et la musique fédératrice de Googoosh reprennent vie, à l'instar du phénix qui renaît toujours de ses cendres et se réinvente à chaque fois.

*"Je me détacherai des lignes. Je cesserai de compter les chiffres. Et entre les figures géométriques limitées. Je me cacherais dans l'aire sensorielle de l'espace. Je suis nue, nue, nue. Comme les silences entre les mots tendres, je suis nue. Toutes mes blessures émanent de l'amour. De l'amour, l'amour, l'amour."*

*Forough Farrokhzad*

Maryam K. Hedayat,  
Selm Wenselaers  
Tunde Adefioye.  
Dramaturges

# Interview de Sachli Gholamalizad

KVS a demandé à l'écrivaine et vidéaste Maryam K. Hedayat de réaliser une interview de la femme de théâtre Sachli Gholamalizad. Les deux artistes partagent plusieurs passions et désirs ainsi qu'une prédilection pour deux artistes iraniennes, Forough Farrokhzad et Googoosh. Il était écrit dans les étoiles que Hedayat participerait à la création du troisième spectacle de Gholamalizad, *Let us Believe in the Beginning of the Cold Season*. En tant que dramaturge, caisse de résonance et à présent en tant qu'intervieweuse.

Où as-tu puisé ton inspiration pour ce nouveau spectacle ?

Chaque pièce, chaque nouvelle histoire germe pendant le processus de création du précédent. Ce qui est logique, puisqu'on déborde d'idées dans ces moments et qu'on ne peut pas toutes les intégrer à une histoire. Tout ce qu'on aimerait encore raconter, tout ce qu'on n'arrive pas à raconter, on le conserve pour le spectacle suivant.

C'est en outre quelque chose qui occupe quotidiennement mon esprit : quel est mon rôle dans la société et comment le monde extérieur interprète-t-il ce rôle ? Il y a ceux à qui l'on offre un podium et ceux à qui on ne l'offre pas. Et quand on obtient un rôle, cela entraîne-t-il parfois des attentes ? Joue-t-on le jeu et se réduit-on au silence ce faisant ? Ou bien ose-t-on dévoiler certaines choses et en assumer toutes les conséquences ?

Ma position dans la société en tant que femme et surtout en tant que femme d'origine étrangère me donne matière à réflexion sur cette société et matière à réaliser des spectacles critiques.

Comment es-tu arrivée à utiliser les artistes iraniennes Forough Farrokhzad et Googoosh comme matière pour ton spectacle ?

Elles sont venues à moi. Je ne suis pas allée les chercher, mais elles font partie de mon bagage culturel. Cela me paraît donc parfaitement naturel de m'ouvrir à elles et de les inclure à mon processus de création. Ce serait dommage

de ne pas partager les nombreuses références de mon univers avec mon public. Il est grand temps de passer le « canon » au crible et surtout de ne pas le remplir de manière trop unilatérale.

Que signifient ces femmes pour toi ?

Farrokhzad porte quelque chose d'universel en elle. Tout le monde devrait lire et entendre sa poésie. Elle était très en avance sur son temps, aussi bien en sa qualité de femme, de féministe que d'artiste. Elle était l'une des principales novatrices de la poésie iranienne, autant sur le plan du style que des sujets abordés. Elle refusait de se soumettre aux rôles imposés en fonction du genre et a résolument rompu avec la tradition.

Ici, l'accent est trop souvent mis sur le canon occidental, comme s'il s'agissait de quelque chose d'établi, comme s'il n'y avait pas d'autres histoires qui méritent d'être canonisées. Quand on accorde trop d'attention à une partie de l'histoire du monde, on efface en somme celle de l'autre partie du monde. Je ne veux pas que cette partie soit effacée, car elle inclut également mon propre cadre de référence. Mon canon est plus étendu et plus inclusif que le canon occidental traditionnel : il peut aussi bien intégrer Sylvia Plath, qu'Audre Lorde et Forough Farrokhzad. Il n'est pas question de sélectionner, mais d'additionner. Je n'exclus personne de mon canon, je ne fais que l'enrichir.

Tu as effectué une grande part de tes recherches à l'étranger, qu'es-tu allée y chercher ?

Je me suis rendue, entre autres, à Los Angeles parce que c'est un lieu où se retrouvent de multiples cultures très différentes. Je voulais examiner comment toutes ces différentes cultures vivent ensemble, ressentir quels rapports les gens entretiennent à leur propre culture et aux autres cultures. C'était rafraîchissant de constater que les gens y conservent leurs propres traditions et leur culture tout en embrassant la culture états-unienne.

Là non plus, il n'est pas question de choisir entre l'un ou l'autre. C'est ce qui manque ici. Certes, il y aurait beaucoup à dire sur l'échec du rêve américain, mais en même temps, beaucoup de gens qui ont grandi là-bas ont été élevés dans une mentalité qui veut qu'en principe différents antécédents doivent pouvoir cohabiter harmonieusement et rechercher une identité qui chapeaute l'ensemble. J'ai l'impression qu'on est plus ouvert au multiculturalisme, ce qui peut paraître très utopique, mais c'est pourtant tangible. Les quartiers y sont moins étiquetés comme des ghettos. Ici, j'ai le sentiment que certaines cultures sont refoulées du centre-ville et de la société. Elles sont perçues comme inférieures.

La culture y est en outre moins folklorisée ou exotisée, contrairement à ce qu'on observe ici. Il y règne une ouverture et une flexibilité vers d'autres cultures qui est moins perceptible ici. Autant sur le plan social que culturel, on y voit beaucoup moins de ségrégation qu'ici. En ce sens, l'Argentine était aussi très intéressante. J'ai beaucoup parlé et échangé avec des collègues créateurs et j'ai découvert de quelle manière ils marient leur art et leur lutte contre des systèmes de pouvoir obsolètes et contre le *statu quo*. Voyager apporte certaines libertés et idées. En voyageant, on apprend parfois à mieux connaître sa propre culture et son identité. On peut mettre ses pensées et ses idées à l'épreuve, les confronter à une nouvelle toile de fond, ce qui fait qu'on redéfinit parfois certaines idées ou qu'on les adapte à un contexte différent. Voyager fait réfléchir à ses propres usages et réflexions. On apprend que rien n'est absolu et qu'il vaut mieux envisager les définitions en fonction du contexte.

Ces exercices de réflexion sont très importants. Chaque fois, je veux tellement me remettre en question. Dès qu'on pense avoir trouvé une définition, on peut si facilement la saper. Ça rend humble, plus ouvert, plus universel. Il n'y a pas de réponse qui vaut pour tout. Cette quête de réponse est belle, cette persistance à construire et à déconstruire.

**Comment se fait-il que la musique occupe soudain une si grande place ? Que signifie chanter pour toi ?**

Par le biais de la musique, il est possible de communiquer avec un grand groupe de gens

très divers à propos de concepts comme la douleur, le deuil, la joie, le bonheur. La musique peut avoir un effet immensément salutaire et reliant. On ne peut pas tout raconter avec des mots. C'est pour cela que je n'aime pas réduire un spectacle au seul texte. Dans la musique, je reconnais, par exemple, des sentiments comme le déracinement que je veux exprimer et partager par le biais de la musique. Il y a une part d'émotions dont je ne peux pas me libérer en jouant. J'ai envie d'utiliser ma voix de différentes manières et d'ainsi pouvoir aborder diverses émotions.

La musique est aussi un moyen de moins rester collé dans sa tête. Je ne voudrais pas m'enliser dans l'éternelle explication. Je voudrais échapper à la rationalité. Il y a plusieurs manières de raconter des histoires. La musique est une partie importante de mon univers, de mon monde intérieur. Elle octroie une place aux choses, sur une autre strate, sur une autre fréquence. C'est une porte ouverte à une multiplicité de strates qui me permet de mieux comprendre et interroger le monde autour de moi. On ne peut pas échapper à soi-même ni à sa voix en musique.

La musique et le chant sont universels. Tout au long des siècles, les femmes ont dû revendiquer leur voix, dans toutes les cultures, sur tous les continents. La voix est un outil d'émancipation, d'autonomisation, de libération des structures dominantes. Historiquement, la musique a été utilisée sous diverses formes pour critiquer la société, pour lui lancer des défis et pour s'adresser à un grand nombre de personnes à la fois.

Aujourd'hui, nous avons grand besoin de nouveaux textes, de nouvelles chansons qui expriment notre état d'esprit, ce que nous ressentons et qui, tout comme nous, sont porteuses de différents mondes. Je souhaite utiliser ma voix comme outil d'autonomisation.

**Comment ton troisième spectacle – et troisième volet de ta trilogie – se rapporte-t-il à ton travail précédent ?**

De même qu'une idée ou un concept, un spectacle se développe. Tout comme on se développe en tant qu'être humain : on passe par différents stades, on évolue, on apprend de ses erreurs, de son passé. De la même façon, on apprend de ses spectacles

précédents, on essaie d'en créer de nouveaux qui incarnent la personne qu'on est à ce moment précis, ce qu'on défend, ce qu'on croit. Avec ce spectacle, je souhaite mettre en question les masques, affronter les idéologies dominantes et m'interroger sur la manière dont elles m'aident ou me sabotent dans la vie. Cela signifie qu'outre les récits qui m'entourent, je souhaite analyser mon processus évolutif d'actrice et passer au crible mon rôle d'artiste. Les conceptions, les idées qu'on a aujourd'hui ne sont peut-être pas celles qu'on aura dans un an. Il faut donc à chaque fois oser se regarder et examiner son contexte d'un œil critique.

### **Comment définirais-tu ton évolution en tant qu'artiste ?**

En tant qu'actrice, je ressens toujours le besoin, au bout de six ans, d'interpréter mon premier spectacle *A Reason to Talk*. Chaque fois que je joue cette pièce, elle me transforme, parce que pour des publics différents dans des pays différents, elle revêt un autre sens. Une signification, une valeur, une teneur différentes. En tant qu'actrice, j'évolue par le nouveau contenu que je lui donne. Cela transcende ma propre histoire pour devenir une histoire de tout le monde et cela a un effet tellement reliant.

J'ai aussi gagné en assurance, j'ai moins peur de parler à partir de ma propre perspective. Je sens que j'ai moins à perdre. Je veux dire par là que je ne dois pas absolument signifier quelque chose pour quiconque. Je me sens libérée de la nécessité de vouloir être aimée, appréciée. En lâchant cette nécessité, j'ai créé de l'espace pour choisir de qui je souhaite m'entourer, de quelle sorte de personnes et de pensées je veux me nourrir. J'ai de l'espace pour évoluer, pour m'accepter. Cela signifie aussi que je ne cherche plus à plaire à tout prix. Cela s'exprimera aussi dans mes prochains spectacles. J'apprends de mes expériences, de mes créations et cela me donne la confiance que j'ai besoin pour l'avenir.

### **Quel message souhaites-tu transmettre dans ce spectacle ? Que voudrais-tu que les gens en retiennent ?**

Ça reste toujours une question difficile, parce que le spectacle n'existe pas encore. Je ne peux qu'espérer être comprise. Bien qu'en

tant qu'êtres humains nous ne puissions jamais entièrement nous comprendre en raison des lacunes du langage. Mais si je parviens à entraîner des gens dans mon univers mental, j'en serai très reconnaissante.

Si la pièce stimule des personnes à réfléchir, à parler, à remettre des choses en question, nous pourrions évoluer ensemble et avancer. Il est important que nous continuions à nous inspirer et à nous nourrir mutuellement, même si nous avons des conceptions de vie différentes. Je ne veux forcer personne à changer d'avis, je ne suis pas intéressée par la propagande. Si les gens sont disposés à écouter mes histoires, à regarder ce que je veux leur montrer, j'en serai très contente.

Je ne veux plus de faux-semblants, de simulacres. J'aspire à vivre dans l'authenticité et j'attends cette même authenticité de mon public. L'époque que nous vivons exige que nous dépassions les superficialités et fassions tomber les masques afin d'apprendre à réellement nous connaître comme les êtres complexes que nous sommes.

### **Quand considères-tu le spectacle comme réussi ?**

Le processus de création de ce spectacle est au moins aussi important que son résultat. L'équipe avec laquelle j'ai travaillé m'a énormément enrichie et nous nous sommes bien complétés. C'est très productif de travailler avec des gens qui sont d'une part sur la même longueur d'onde, mais qui d'autre part peuvent chacun proposer leur perspective, unique et différente. De ce point de vue, le spectacle est d'ores et déjà réussi.

Ce qui compte pour moi, c'est que mon public puisse puiser du réconfort et de la reconnaissance dans le spectacle et en retirer des idées. Je désire aller au-delà de la simple communication avec mon public, j'aimerais forger une alliance. J'aimerais nous tendre un miroir, à moi-même et à eux. Créer un lieu sûr où nous pouvons parvenir ensemble à des idées, des conceptions. Je veux continuer à me remettre en question, oser être humble et douter. L'humilité ne signifie pas se minimiser ou se taire. L'humilité signifie avoir le courage de parler parce qu'on souhaite contribuer à la société.

Se taire est souvent lâche ou narcissique. Les gens n'osent souvent pas se sacrifier de peur d'être critiqués. Je veux dépasser cela en

racontant des histoires qui ne sont pas racontées et semblent par conséquent ne pas exister. En racontant, je me donne non seulement le droit d'exister, mais j'essaie de rendre audibles ceux qui n'ont pas le privilège d'être entendus. Cela aussi relève de l'humilité d'après moi.

Propos recueillis par Maryam K. Hedayat

In Sachli Gholamalizads twee voorgaande voorstellingen, *A Reason to Talk* en *(Not) My Paradise*, bevraagt ze concepten als grenzen en otherness door haar relatie met haar moeder en later familie en vaderland te ontleden. Het zijn werken die het verleden reconstrueren om tot een nieuw verhaal te komen. Ze geven ons bovendien een inkijk in haar relatie met taal, en meer specifiek de onmogelijkheid om te verbinden via taal. In de eerste voorstelling *A Reason to Talk* praat de maker met haar toeschouwers via een scherm, een toetsenbord en haar moeder. Ze schermt zich af van het publiek door hen letterlijk de rug toe te keren. In *(Not) My Paradise* zien we iets meer openheid naar de kijker. Afgeschermd door gordijnen, wanden en installaties, enigszins verscholen achter de getuigenissen die ze naar voren schuift, zien we pogingen om te connecteren via dans, beelden, verhalen en herinneringen.

Dit proces zet Gholamalizad op zijn kop in het laatste deel van haar trilogie. Nu is ze niet langer een toeschouwer maar de orator en maker. Alle opgedrongen labels en kaders stelt ze in vraag, om ze later van zich af te kunnen werpen. Terwijl de vorige voorstellingen inzoomden op het verleden, put zij nu uit dat verleden om een blueprint te schetsen voor een nieuwe toekomst. Centrale vragen hier: hoe kunnen we ons losmaken van de door de buitenwereld opgelegde normen en oordelen, en welke hindernissen moeten we daarvoor overwinnen? Boven alles wil Gholamalizad met *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season* strategieën vinden voor vrouw-wording door narratieven te heroveren en de canon open te breken. Dit proces vormt ook de basis van haar zoektocht om zich als kunstenaar te herpositioneren.

Inspiratie hiervoor zocht en vond ze in gedichten van Forough Farrokhzad, in mythes en verhalen, en in muziek, onder andere die van Iraans pop-icoon Googoosh. Ook reisde ze de wereld rond en ging ze in dialoog met de vele sterke vrouwen die haar pad kruisten. Met hen deelt ze o.a. de vraag: wat betekent vrouw-zijn en hoe kunnen we over alle grenzen heen bondgenootschappen vormen? Gholamalizad verweeft autobiografische elementen met universele narratieven en gebruikt ze als instrumenten voor empowerment. Ze creëert een

muzikale voorstelling over kracht en weerbarstigheid, en over het overstijgen van vastgeroeste maatschappijbeelden. Waar ze in haar twee vorige voorstellingen de confrontatie aanging met haar moeder, familie en vaderland, richt ze zich nu tot het publiek, zowel in als buiten de theaterzaal. Want daar ligt Gholamalizads focus: de samenleving en haar structuren van onderdrukking.

De tijdloze verzen van Farrokhzad, universele mythen en de verbindende muziek van Googoosh komen opnieuw tot leven, net zoals de feniks, die zichzelf telkens weer uitvindt door in assen op te gaan en vervolgens weer tot leven te komen.

*"I will let go of lines of counting numbers too, and from among the limits of geometry, seek refuge in the soul of infinity. I am naked, naked, naked. Naked as silence between words of love."*

*Forough Farrokhzad*

Maryam K. Hedayat,  
Selm Wenselaers,  
Tunde Adefioye,  
Dramaturgen



# Gesprek met Sachli Gholamalazad

KVS vroeg schrijver en videokunstenaar Maryam K. Hedayat om een interview af te nemen van theatermaker Sachli Gholamalazad. Beide kunstenaars delen heel wat passies, verlangens en een voorliefde voor de Iraanse kunstenaars Forough Farrokhzad en Googoosh. Het stond dan ook in de sterren geschreven dat Hedayat zou meewerken aan de creatie van Gholamalazads derde voorstelling *Let us Believe in the Beginning of the Cold Season*. Als dramaturg, als klankbord, en hier ook als interviewer.

**Waar haalde je de inspiratie voor deze nieuwe voorstelling?**

Elk stuk, elk nieuw verhaal ontstaat halverwege het maakproces van het vorige. Dat is logisch, want je zit met heel veel ideeën die je niet kwijt kan in één verhaal. Alles wat je nog wil vertellen, wat je niet verteld krijgt, neem je mee naar een volgende creatie. Het is bovendien ook iets dat me dagelijks bezighoudt: wat is mijn rol in de maatschappij en hoe wordt die rol geïnterpreteerd door de buitenwereld? Sommige mensen wordt wel een podium aangeboden en anderen niet. En als je een rol krijgt, brengt dat soms ook verwachtingen met zich mee. Spelen we dat spel mee en maken we onszelf daardoor monddood, of durven we bepaalde dingen bloot te leggen, met alle gevolgen van dien? Mijn positie in de maatschappij als vrouw, en vooral als vrouw van een andere origine, geeft me de voeding om na te denken over die maatschappij en er kritische voorstellingen over te maken.

**Hoe ben je bij de Iraanse kunstenaars Forough Farrokhzad en Googoosh terechtgekomen?**

Zij zijn naar mij gekomen. Ik heb ze niet per se opgezocht, maar ze maken wel deel uit van mijn culturele bagage. Het voelt dus heel natuurlijk aan hen in mijn maakproces te betrekken. Het zou zonde zijn als ik de vele referenties uit mijn leefwereld niet zou delen met mijn publiek. Het is hoog tijd om onze zogenaamde canon onder een vergrootglas te

houden en bovenal niet te eenzijdig in te vullen.

**Wat betekenen die vrouwen voor jou?**

Farrokhzad draagt een universaliteit in zich. Haar poëzie zou door iedereen gehoord en gelezen moeten worden. Ze was haar tijd als vrouw, als feminist en als kunstenaar ver vooruit. Zij was één van de voornaamste vernieuwers van de Iraanse poëzie, qua stijl en omwille van de onderwerpen die ze behandelde. Ze weigerde zich neer te leggen bij de opgelegde genderrollen en brak resoluut met de traditie. Hier ligt vaak te veel focus op een zogenaamde 'westerse canon', alsof dat iets is dat vastligt. Alsof er geen andere verhalen zijn die het verdienen gecanoniseerd te worden. Als je te veel aandacht besteedt aan één deel van de geschiedenis van de wereld, dan ben je in feite een ander deel aan het uitwissen. Ik wil niet dat die delen uitgewist worden, want het gaat daarbij ook over mijn referentiekaders. Mijn canon is breder en inclusiever dan de traditionele westerse canon. Dat wil zeggen dat er plaats is voor zowel Sylvia Plath als Audre Lorde als Forough Farrokhzad. Het is geen of- of-verhaal, maar een en-en-verhaal. Ik verwijder niemand uit mijn canon, maar voeg enkel toe.

**Je hebt veel van je onderzoek in het buitenland verricht, wat zocht je daar?**

Ik ben onder andere naar Los Angeles gegaan, omdat het een plek is waar heel wat verschillende culturen samenkomen. Ik wilde onderzoeken hoe die samenleven en ervaren hoe mensen zich daar verhouden tot hun eigen en andere culturen. Het was verrissend om te ontdekken dat mensen daar hun eigen tradities en cultuur behouden en tegelijk de Amerikaanse cultuur omarmen. Ook daar is het geen of-of-verhaal. Dat missen we hier. Uiteraard valt er heel wat te zeggen over het falen van de American dream, maar tegelijk zijn velen daar opgevoed in een mentaliteit waarin verschillende achtergronden in principe harmonieus zouden kunnen samenleven en een overkoepelende identiteit

nastreven. Er lijkt meer openheid te bestaan voor multiculturalisme, wat uiteraard heel utopisch klinkt, maar het is wel voelbaar. De buurten worden bijvoorbeeld minder gelabeld als getto. Hier heb ik het gevoel dat sommige culturen worden weggeveegd uit het centrum en uit de maatschappij. Ze worden als minderwaardig gezien. Cultuur wordt daar bovendien minder gefolkloriseerd of geëxotiseerd zoals dat hier wel gebeurt. Er is een openheid en flexibiliteit naar andere culturen toe die hier minder zichtbaar is. Zowel sociaal als cultureel is het daar veel minder gesegregeerd dan hier. Argentinië was in dat opzicht ook heel interessant. Ik heb er veel gepraat en gedeeld met collega-makers en ontdekte zo hoe zij hun kunst verzoenen met hun strijd tegen verouderde machtsystemen en het status quo. Reizen brengt bepaalde vrijheden en inzichten mee. Door te reizen leer je soms beter je eigen cultuur en identiteit kennen. Je toetst je gedachten en ideeën af aan een nieuwe achtergrond, wat maakt dat je sommige ideeën soms herdefinieert of aanpast aan een andere context. Reizen doet je reflecteren over je eigen gebruiken en gedachten. Je leert dat niets absoluut is en dat definities best naargelang de context bekeken worden. Die denkoefening is zeer belangrijk. Telkens wil ik mezelf uitdagen. Zodra je een definitie lijkt gevonden te hebben, kan die gemakkelijk weer onderuitgehaald worden. Dat maakt mensen nederiger, wereldser, meer open. Er bestaat niet één antwoord op alles. Het is schoon, dat zoeken naar antwoorden, het blijven bouwen, construeren en deconstrueren.

**In je voorstelling zit veel muziek verwerkt. Waarom neemt muziek zo een grote ruimte in? Wat betekent het zingen voor je?**

Via muziek is het mogelijk om te communiceren over concepten als pijn, verlies, geluk en vreugde met een grote, diverse groep mensen. Muziek kan enorm helend en verbindend werken. Je kunt niet alles vertellen via woorden, en daarom herleid ik niet graag mijn voorstellingen tot enkel tekst. Gevoelens als ontheemding bijvoorbeeld herken ik in muziek en wil ik ook graag zelf uiten en delen via muziek. Er zit een emotionaliteit in die ik via het acteren alleen niet kwijt kan. Ik wil mijn stem op verschillende manieren gebruiken om verschillende emoties te kunnen benaderen.

Muziek is ook een manier om minder in je hoofd te leven. Ik wil niet verzanden in 'het altijd uitleggen'. Ik wil uit de rationaliteit ontsnappen. Er zijn meerdere manieren om verhalen te vertellen. Muziek is een belangrijk deel van mijn wereld, van mijn innerlijke beleving. Het geeft dingen een plek in een andere laag, op een andere frequentie. Het is het toelaten van meerdere lagen om de wereld rondom mij te bevatten en te bevragen. Er is geen ontsnappen aan jezelf of je stem in muziek. Muziek en zang zijn ook universeel. Doorheen de eeuwen moesten vrouwen hun stem opeisen, in alle culturen en werelddelen. Het zijn tools voor empowerment en bevrijding, om los te komen van dominante structuren. Muziek werd historisch in verschillende vormen gebruikt om kritiek te geven op een maatschappij, die maatschappij uit te dagen en tegelijk een grote groep mensen aan te spreken. Vandaag hebben we nood aan nieuwe teksten en nieuwe liedjes die weergeven hoe we ons voelen, en die verschillende werelden in zich dragen zoals wij dat doen. Ik wil mijn stem als een tool voor empowerment gebruiken.

**Hoe verhoudt dit derde deel van je trilogie zich tot je vroegere werk?**

Een idee, een concept, en dus ook een voorstelling, groeit. Net zoals je als mens groeit, bepaalde processen doormaakt en leert uit je fouten en verleden, zo leer je uit je vorige voorstellingen en probeer je nieuwe voorstellingen te maken die belichamen wie je op dat moment bent, waar je voor staat en waarin je gelooft. Ik wil met deze voorstelling maskers in vraag stellen, en mezelf confronteren met de heersende ideologieën en hoe die mij helpen of tegenwerken in mijn leven. Dat betekent dat ik naast de narratieven die mij omringen, ook mijn groeiproces als speler wil onderzoeken en mijn rol als kunstenaar onder de loep wil nemen. Inzichten die je vandaag hebt, zijn misschien niet de ideeën die je binnen een jaar nog hebt, dus het komt erop aan te durven, elke keer weer, kritisch naar jezelf en je context te kijken.

**Hoe zou je zelf je evolutie als kunstenaar omschrijven?**

Als acteur voel ik na zes jaar nog steeds de noodzaak om mijn eerste voorstelling

A Reason to Talk te spelen. Dat stuk transformeert me elke keer, omdat het voor verschillende toeschouwers in verschillende landen een andere waarde en invulling krijgt. Als acteur groei ik door de nieuwe invullingen die ik eraan geef. Het ontstijgt mijn eigen verhaal, wordt een verhaal van iedereen en werkt zo verbindend. Ik heb ook meer vertrouwen in mezelf en ben minder bang om vanuit mijn eigen perspectief te praten. Ik voel dat ik minder te verliezen heb. Daarmee bedoel ik dat ik niet per se iets hoeft te betekenen voor eender wie. Ik voel me bevrijd van de nood om geliefd te willen zijn. Door die nood los te laten, ontstaat er ruimte om te kiezen wie je rondom je wil, met welke soort mensen en denkbeelden je jezelf wil voeden. Er ontstaat ruimte om te groeien, jezelf te accepteren. Dat betekent ook dat ik niet meer wil pleasen. Dat zal zich ook uiten in mijn volgende voorstellingen. Ik leer uit mijn ervaringen en creaties en dat geeft me het vertrouwen dat ik nodig heb naar de toekomst toe.

**Welke boodschap wil je kwijt met deze voorstelling? Wat wil je dat er bij de mensen blijft hangen?**

Ik kan alleen maar hopen begrepen te worden. Hoewel we als mens elkaar nooit volledig zullen begrijpen wegens de ontoereikendheid van taal. Maar als het me lukt mensen mee te krijgen in mijn denkwereld, zal ik heel dankbaar zijn. Als het stuk mensen aanzet om na te denken, te praten, dingen in vraag te stellen, kunnen we samen groeien en vooruitgaan. Belangrijk is dat we elkaar blijven inspireren en voeden, ook al kijken we anders naar het leven. Ik wil niemand dwingen om van mening te veranderen, ik ben niet geïnteresseerd in propaganda. Als mensen klaar zijn om te luisteren naar mijn verhalen en te kijken naar de dingen die ik aan hen wil tonen, zal ik tevreden zijn. Ik wil dan ook geen *fakeness* meer. Ik wil waarachtig leven en die waarachtigheid verwacht ik ook van mijn publiek. De tijden waarin we leven, vragen dat we voorbijgaan aan oppervlakkigheden en maskers en dat we elkaar echt leren kennen als de complexe wezens die we zijn.

**Wanneer is de voorstelling voor jou geslaagd?**

Het maakproces van deze voorstelling is minstens even belangrijk als het resultaat.

Het team waarmee ik heb samengewerkt heeft mij enorm verrijkt en we hebben elkaar goed kunnen aanvullen. Het is zeer vruchtbaar om met mensen samen te werken die enerzijds op dezelfde lijn zitten, maar anderzijds een uniek en ander perspectief kunnen aanbrenge. Op dat punt is de voorstelling alvast geslaagd. Wat voor mij telt, is dat mijn publiek uit het stuk troost en herkenning kan putten en er inzichten kan uithalen. Ik wil meer doen dan communiceren met mijn publiek; ik wil een verbintenis aangaan. Ik wil hen én mezelf een spiegel voorhouden, een veilige plek creëren waarin we samen tot inzichten kunnen komen. Ik wil mezelf blijven in vraag stellen en durven onzeker en nederig te zijn. Nederigheid betekent niet jezelf klein houden of je mond houden. Nederigheid betekent de moed hebben om te spreken, omdat je wil bijdragen aan de samenleving. Zwijgen is vaak laf of zelfs narcistisch. Mensen durven zichzelf vaak niet op te offeren uit schrik om bekritiseerd te worden. Daar wil ik aan voorbijgaan door verhalen te vertellen die niet verteld worden, en daardoor vaak niet lijken te bestaan. Door te vertellen geef ik niet alleen mezelf bestaansrecht, maar probeer ik anderen die niet het privilege hebben gehoord te worden, hoorbaar te maken. Ook dat betekent nederigheid voor mij.

Interview door Maryam K. Hedayat

In Sachli Gholamalizad's previous two performances, *A Reason to Talk* and *(Not) My Paradise*, she questions concepts like boundaries and otherness by dissecting her relationship with her mother, and later her family and her homeland.

These performances reconstruct the past to arrive at a new story. They also give us insight into her relationship with language, and more specifically the ability to connect through language. In her first creation *A Reason to Talk* she speaks to her viewers through a screen, a keyboard, her mother. She shields herself from the audience by literally turning her back on them. In *(Not) My Paradise* we start to see more openness towards the viewer. Protected by curtains, panels and installations, and somewhat hidden behind the testimonies she proposes, we see attempts to connect through dance, imagery, stories and memories.

Sachli Gholamalizad will be turning this process on its head in the final part of her trilogy. She is no longer a spectator, but an orator and creator. She questions every imposed label and framework in order to shed them later. Where previous performances zoomed in on the past, she now uses the past to create a blueprint for a new future. Central questions include: how can we cut loose from norms and judgements the world imposes on us, and what obstacles do we need to overcome along the way?

Above all, in *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season* Gholamalizad wants to find strategies for emerging into womanhood by retaking narratives and opening up the Western canon. This process is also the base of her search for a new position as an artist.

She looked for and found inspiration in the poems of Forough Farrokhzad, in myths and stories, and in music, including that of Iranian pop icon Googoosh. She also travelled the world and engaged in conversation with countless strong women she encountered. She shares certain questions with them, like what it means to be a woman and how we can form alliances across boundaries.

Gholamalizad interweaves autobiographical elements and universal narratives, using them as tools for empowerment. She creates a musical performance about power and stubbornness,

and about transcending outdated societal standards.

Where in her previous performances she confronted her mother, family and native country, she now turns to the audience – both within and outside the theatre. Because that's where Gholamalizad's focus lies: in society and its structures of oppression.

Farrokhzad's timeless verses, universal myths, and the music of Googoosh come back to life, just like the phoenix, who constantly reinvents itself by bursting into flames and rising from the ashes.

*"I will let go of lines of counting numbers too, and from among the limits of geometry, seek refuge in the soul of infinity. I am naked, naked, naked. Naked as silence between words of love."*

*Forough Farrokhzad*

Maryam K. Hedayat,  
Selm Wenselaers,  
Tunde Adefioye,  
Dramaturges

# Interview with Sachli Gholamalizad

KVS commissioned writer and video artist Maryam K. Hedayat to conduct an interview with theatre creator Sachli Gholamalizad. Both artists share a number of passions, longings, and a love for Iranian artists Forough Farrokhzad and Googoosh. It was written in the stars that Hedayat should assist the creation of Gholamalizad's third play *Let us Believe in the Beginning of the Cold Season*: as dramaturge, sounding board, and interviewer.

**Where did you get inspiration for your new production?**

Every piece, every new story originates halfway through the creation process of the previous one. Which is logical, because you always have a number of ideas you can't use in just one story. Whatever you have left to tell but couldn't, becomes part of the next creation.

It's also something that I struggle with daily: what is my role and society, and how is my role interpreted by the outside world? Some people are offered a podium, others aren't. And if you are offered a role, it entails certain expectations. Do we play the game but silence ourselves, or do we dare to expose certain practices and accept the consequences of that decision?

My position in society as a woman, and especially as a woman of foreign origin, inspires me to reflect on that society and to create critical performances about it.

**What brought you to Iranian artists Forough Farrokhzad and Googoosh?**

They came to me, as it were. I didn't really go looking for them, but they are part of my cultural baggage. It feels natural to open up to them and involve them in my creative process. It would be a waste not to share the many references of my universe with my audience. It's high time to shine a light on our so-called canon, and to make sure we don't fill it with uniformity.

**What do these women mean to you?**

Farrokhzad harbours a universality: her poetry should be read and heard by everyone. As a woman, a feminist and an artist, she was far ahead of her time. She was one of the foremost innovators in Iranian poetry, both in terms of style and the subjects she chose. She refused to accept imposed gender roles and broke unflinchingly with tradition.

Here, there is often too much focus on the so-called 'Western canon', like that's a fixed concept – like no other stories deserve to be canonised. When you overemphasise the history of one part of the world, you are effectively erasing another. I do not want those parts to be erased, because they include my own frames of reference. My canon is much broader and more inclusive than the traditional Western canon. That means it has space for Sylvia Plath and Audre Lorde and Forough Farrokhzad. It's not either-or, but both. I don't delete anyone from my canon, I only add to it.

**You spent a lot of time doing research abroad. What were you looking for?**

I went to LA because it's a place where many cultures meet. I wanted to investigate and experience how people there relate to their own and other cultures. It was refreshing to discover that people can keep their own traditions and cultures, while also embracing American culture.

It's not an either-or story there. We sometimes miss that here. Of course there's much to be said about the failure of the American Dream, but at the same time many people there are raised with a mentality that says people of various backgrounds should, in principle, be able to live together in harmony while adopting an overarching identity. There seems to be more openness to multiculturalism, which sounds utopian, but you can really feel it. Neighbourhoods aren't labelled as ghettos. Here, I sometime feel like certain cultures are eschewed from the centre and from society. They are seen as inferior.

Cultures there are also not folklorised or exoticised to the same degree as they are here. There's an openness and flexibility towards other cultures that you don't find here. Both socially and culturally, there's less segregation. Argentina was also very interesting in that regard. I talked and shared a lot with fellow creators there, and discovered how they combine their art with their battle against outdated power systems and the status quo.

Travelling brings about certain freedoms and insights. By travelling you get to know your own culture and identity better. You see your thoughts and ideas against a new background, which makes you redefine or adapt some of them in the new context. Travelling makes you reflect on your own thoughts and habits. You learn that nothing is absolute, and that definitions should be seen in context.

That's a very important thought exercise, and I want to keep challenging myself that way. As soon as you think you've found a definition, it can just as easily be blown apart. It makes people humbler, more worldly, more open. There isn't an answer to everything. That's beautiful, the searching for answers, the continuing to build, construct and deconstruct.

**There's a lot of music in your performance. Why does it take up so much space? What does singing mean to you?**

Through music, you can communicate with a large and diverse group of people about things like pain, loss, joy and happiness. Music can be incredibly healing and connective.

You can't say everything with just words, which is why I don't like doing only text-based performances. I recognise feelings like displacement easily in music, and I like to share them through music. There's an emotionality in music that I can't express through acting alone. I want to use my voice in various ways to approximate various emotions.

Music is also a way to get out of your head. I don't want to get stuck in the role of the explainer. I want to escape rationality. There are multiple ways of telling a story. Music is an important part of my world and my inner workings. It harbours things in a different place, at a different frequency. It means allowing for multiple layers with which to

understand and question the world around me. There's no escaping yourself or your voice in music.

Music and singing are also universal. Women have had to demand their right to a voice throughout the centuries, in all cultures and continents. It's a tool for empowerment and freedom, for relinquishing the dominant structures. Music has historically been used in many forms to criticise society, challenge it, but also address large groups of people.

Today we need new lyrics and new songs that express how we feel, and that carry within them many different worlds just like we do. I want to use my voice as a tool for empowerment.

**How does the third part of your trilogy relate to your previous works?**

An idea, a concept, and a performance all grow through time. Just like us humans grow, go through certain processes and learn from mistakes in the past, you also learn from your performances and try to create new ones that embody who you are at that moment and what you believe in. I want to question the masks we put on in this performance, confront myself through the dominant ideologies and how they help or hinder me in life. That means that, besides the narratives around me, I also want to investigate my own creative process and my role as an artist. The insights you have today are perhaps different from the ones you will have in a year, so the crux is to dare to be critical time and again about yourself and your context.

**How would you describe your evolution as an artist?**

As an actor, I still feel the need to perform my first creation *A Reason to Talk* after six years. The piece transforms me every time, because it takes on different values and meanings for different audiences in different countries. As an actor, I grow through the new meanings I find in it. It transcends my own story, becomes universal, and works in a connective way.

I also trust myself more and am no longer afraid to speak from my own perspective. I feel like I don't have as much to lose. I don't feel the need to mean anything to anyone. I feel freed from the need to be loved. By letting go of that, you create space to choose

who you want around you, what types of people and ideas you want to nourish yourself with. It creates room to grow, to accept yourself. I no longer want to please, and that will become clear in my future performances. I learn from my experiences and my creations, and that gives me the confidence I need for the future.

**What do you want to tell with this performance?  
What would you like people to remember?**

That's a difficult question, because the performance hasn't been created yet. But I can only hope to be understood, even though us humans will never fully understand each other due to language's inadequacy. But if I can pull people into my reality, that's something to be thankful for.

If the play makes people think, talk, question things, it means we can grow and progress together. It's important to keep inspiring and feeding each other, even if we have different perspectives on life. I don't want to force anyone to change their minds, I'm not interested in propaganda. If people are ready to listen to my stories and look at what I want to show them, I'm satisfied.

I don't want any more fakeness. I want to live in truth, and I expect that truthfulness from my audience as well. The times we live in call for us to surpass superficialities and masks, and to truly get to know each other as the complex beings we are.

**When is a performance successful to you?**

The creative process of this performance is just as important as the result. It was extremely enriching to work with this team, we complement each other well. It's very inspiring to work with people who agree, but who can also bring a unique perspective to the table. On that count, the performance is already a success.

What counts for me is that the audience can find consolation and recognition in my creation, and that they gain insights from it. I want to do more than just communicate with my audience; I want to forge a bond. I want to hold up a mirror to them and to myself, create a safe space where we can find insights together. I want to keep questioning myself and dare to be insecure and humble. Humility does not mean keeping quiet and small. Humility means having the courage to

talk, because you want to contribute to society.

Staying silent is often cowardly and even narcissistic. People are often too afraid to be criticised to sacrifice their security. I want to surpass that and tell the stories that don't get told, that often don't even seem to exist. By telling them I don't just give myself the right to exist, but I also try to make visible those that do not have the privilege of being heard. That, too, is humility to me.

Interview by Maryam K. Hedayat

## Biographies

**FR Sachli Gholamalizad** crée des spectacles de théâtre, mais est également active en tant qu'actrice au cinéma et à la télévision. Elle a étudié l'art dramatique au RITCS à Bruxelles et a suivi des cours auprès de Jack Waltzer à Paris. En 2013, elle réalise son premier spectacle, *A reason to talk*, la première partie d'une trilogie qui lui vaut d'être émérite plusieurs prix (Fringe First 2015, Circuit X, Roel Verniers, Shortlist Amnesty International, etc.). Elle entame une longue tournée avec la production qui est accueillie partout avec beaucoup d'enthousiasme. En 2016, elle crée le deuxième volet, (*Not*) *My Paradise*. Elle rejoint le KVS dont elle devient un visage et est artiste en résidence au Vooruit à Gand pour une période de cinq ans. En mai 2019 elle présente au KVS, dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts, son troisième spectacle en solo et dernier volet de sa trilogie, *Let Us Believe in the Beginning of the Cold*. Sachli Gholamalizad est régulièrement à l'affiche de films. Outre un rôle dans le nouveau film de Brian De Palma, *Domino* (2018) et dans *Layla M* (2016) de Mijke De Jong, elle a également participé à des séries (inter)nationales. À présent, elle poursuit ses tournées internationales avec ses pièces de théâtre. Elle s'est ainsi produite à Toronto, au festival FIBA à Buenos Aires, au festival GREC à Barcelone et au Fringe Festival à Édimbourg. Outre son travail au théâtre, au cinéma et à la télévision, elle écrit des chroniques dans *Mo\* Magazine*.

**Faegheh Atashin** (née le 5 mai 1950) alias **Googoosh** est une diva pop, actrice et icône iranienne qui, comme le disent beaucoup d'Iraniens « a grandi sous nos yeux, en même temps que nous ». Très jeune, elle est montée sur les planches. Au cours des années 50 et 60, elle était la petite chérie de la population iranienne. Après la révolution de 1979, qui interdit aux femmes de chanter en public, Googoosh décide de rester malgré tout en Iran et d'arrêter de chanter. Ce n'est que bien plus tard, vers 2000, qu'elle reprend des tournées, à l'étranger toutefois. Depuis, elle continue à se produire à guichets fermés dans le monde entier. L'aura de Googoosh ne se limite pas seulement à son identité d'icône et de diva. Elle représente un modèle pour de nombreuses femmes, en Iran, mais aussi au-delà. Depuis la Révolution, elle occupe une

place de premier plan comme tenante de la nostalgie. Les Iraniens aiment l'écouter, non seulement pour sa voix pénétrante et ses mélodies puissantes, mais parce qu'elle ramène les plus anciens dans l'Iran de leur enfance et les plus jeunes dans l'Iran de l'enfance de leurs parents. Pour une immense majorité d'Iraniens, Googoosh sera toujours « la plus grande ». Elle reste unique à leurs yeux, un phénomène qui ne survient qu'une seule fois. *Only once in a lifetime*.

La poétesse et cinéaste iranienne **Forough Farrokhzad**, auteure de *Let Us Believe in the Beginning of the Cold* est morte dans un accident de voiture à l'âge de 32 ans. De ses poèmes, nous apprenons qu'elle a vécu de nombreuses saisons froides. En même temps, sa vie progressiste et son existence féministe ont généré beaucoup de chaleur dans les cœurs de nombreuses personnes. Elle a vécu sa vie et ses expériences dans une sorte de modernité et écrivait sans tabous, un style que les esprits critiques n'étaient pas prêts à embrasser. Ses paroles, ses voyages, ses films n'éclairaient pas seulement ce que pourrait et devrait signifier l'existence d'une femme qui vit pleinement son être-femme, mais attirent également l'attention sur les maux sociaux et les douleurs physiques des autres. Bien avant l'invention du concept d'intersectionnalité par la militante des droits civiques et féministe états-unienne Kimberlé Crenshaw, Farrokhzad vivait déjà à la croisée de plusieurs axes et les empruntait un à un tandis qu'elle démontrait à quel point les différentes formes de domination oppriment les êtres humains, en particulier les femmes, et causent de la douleur. En tant que femme, elle défiait la société avec courage. Sa vie privée et sa vie publique étaient fortement imbriquées à travers les poèmes qu'elle publiait, évoquant vécu personnel et sa sexualité. Elle a inspiré d'innombrables gens et longtemps après sa mort, Farrokhzad reste un phare dont la lumière éclaire les chemins de multiples nouvelles générations.

**NL Sachli Gholamalizad** (\*1982) is theatermaker en acteur actief in film en televisie. Ze studeerde theater aan het RITCS in Brussel en volgde acteerlessen bij Jack Waltzer in Parijs. In 2013 maakte ze haar eerste stuk, *A reason to talk*, het eerste deel van een trilogie. De productie won



verschillende prijzen (Fringe First 2015, Circuit X, Roel Verniers, Shortlist Amnesty International, ...), toerde op verschillende plekken en werd enthousiast onthaald. In 2016 creëerde ze haar tweede stuk (*Not My Paradise*). Ze is een van de KVS-gezichten en voor de komende jaren kunstenaar in residentie van de Vooruit in Gent. In mei 2019 brengt ze haar derde solovoorstelling *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season*. Sachli Gholamalizad is ook regelmatig op het grote scherm te zien. Naast een rol in Brian De Palma's nieuwe film *Domino* (2019), en in Mijke De Jong's *Layla M* (2016), nam ze ook rollen in (inter) nationale series voor haar rekening. Ze toert internationaal met theaterstukken. De voorbije jaren kon je haar onder meer aan het werk zien in Toronto (Canada), Buenos Aires (FIBA), Barcelona (GREC Festival) en het Fringe Festival in Edingburgh. Naast haar theater- en filmwerk schrijft ze ook een column voor *Mo\* Magazine*.

**Faegheh Atashin** (geboren op 5 mei 1950) of **Googoosh** is een Iraanse popdiva, actrice en icoon die, zoals veel Iraniërs zeggen, "opgroeide voor onze ogen terwijl we zelf opgroeiden". Op zeer jonge leeftijd al stond Googoosh op de planken. Tijdens de jaren '50 en '60 was ze de "sweetheart" van de Iraanse bevolking. Na de revolutie van 1979, toen er een verbod kwam op vrouwelijke zangeressen, besloot Googoosh om toch in Iran te blijven en te stoppen met zingen. Pas vele jaren later, omstreeks 2000, begon ze opnieuw te toeren, in het buitenland weliswaar. Sindsdien zorgt Googoosh in de hele wereld voor uitverkochte zalen. De allure van Googoosh beperkt zich niet enkel tot haar identiteit als popicoon en diva. Ze is een rolmodel voor vele vrouwen in en buiten Iran. Sinds de revolutie heeft ze een prominente plek ingenomen als de herbergier van nostalgie. Iraniërs luisteren graag naar haar, niet alleen omwille van haar doordringende stem en krachtige melodieën maar ook omdat ze hen terugbrengt naar het Iran uit hun kindertijd. Jonge Iraniërs vandaag vervoert ze naar het Iran van hun ouders. Voor een overgrote meerderheid van Iraniërs zal Googoosh altijd "de grootste" zijn. Voor hen zal ze uniek blijven, een fenomeen dat zich maar één keer voordoet, once in a lifetime.

De Iraanse poëet en filmmaker **Forough Farrokhzad** (°1934), schrijfster van het gedicht *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season* stierf op 13 februari 1967 op 32-jarige

leeftijd na een auto-ongeluk. Wat we weten uit haar gedichten is dat ze vele koude seizoenen heeft meegemaakt. Tegelijkertijd heeft haar progressieve leven en feministische bestaan bij heel wat mensen voor heel wat warmte gezorgd. Ze was haar tijd ver vooruit en schreef zonder taboes over haar ervaringen, terwijl critici niet klaar waren om die nieuwe stijl te omarmen. Door haar woorden, haar reizen, haar films, werpt ze niet alleen licht op wat het "zou moeten/kunnen" betekenen om te leven als vrouw die haar vrouw-zijn ten volle beleeft, tegelijkertijd vestigt ze ook de aandacht op de sociale kwalen van anderen. Voordat Amerikaanse mensenrechtenadvocate Kimberlé Crenshaw de term intersectionaliteit bedacht, leefde Farrokhzad al op verschillende kruispunten. Ze navigeerde langs meerdere assen terwijl ze pijnlijk aantoonde hoe verschillende vormen van overheersing, en in het bijzonder vrouwen, onderdrukten. Als vrouw daagde ze moedig de samenleving uit. Haar privéleven en het publieke leven verstregelde ze met elkaar in de gedichten die ze publiceerde over haar persoonlijke beleving van seksualiteit. Ze zijn met velen, de mensen die ze geïnspireerd heeft. Lang na haar dood blijft Farrokhzad nog steeds paden verlichten voor nieuwe generaties.

**EN Sachli Gholamalizad** is a theatre creator and works in film and television as an actress. She studied theatre at RITCS in Brussels and took acting classes from Jack Waltzer in Paris. In 2013 she created her first play, *A Reason to Talk*, as the first part of a trilogy. The production won a number of prizes (Fringe First 2015, Circuit X, Roel Verniers, Shortlist Amnesty International, ...), toured in several places and was met with great enthusiasm. In 2016 she created the follow-up (*Not My Paradise*). She is one of the artists followed by KVS, and is artist in residence at Vooruit in Ghent for the coming five years. In May 2019 her third solo performance *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season* premieres at KVS and Kunstenfestivaldesarts. Sachli Gholamalizad can often be seen on the big screen. She plays in Brian De Palma's new film *Domino* (2019) and Mijke De Jong's *Layla M* (2016). She tours internationally with her plays. In previous years she performed amongst others in Toronto (Canada), Buenos Aires (FIBA), Barcelona (GREC Festival) and at the Edinburgh Fringe. Besides her work in theatre and film, she also writes a column for *MO\* Magazine*.

**Faegheh Atashin** (born 5 May 1950) aka **Googoosh** is an Iranian pop diva, actress and icon who, in the words of many Iranians, “grew up before our eyes with us”. From a very young age, Googoosh could be found on stage. During the fifties and sixties, she was the Iranian population’s sweetheart. After the 1979 revolution, when female singers became outlawed, she decided to stay in Iran regardless and to quit performing. It wasn’t until many years later, around 2000, that she started touring again – albeit abroad. She has been singing to sold-out venues worldwide ever since. Googoosh’s allure is not limited to her identity as a pop icon and diva. She is a role model for many women inside and outside Iran. Since the revolution, she has taken up a prominent place as a herald of nostalgia. Iranians like listening to her for her powerful melodies and warm voice, but also because she takes them back to their childhood. Young Iranians are transported to the Iran their parents grew up in. For the majority of Iranians, Googoosh will always be the greatest. She will always be unique – a once in a lifetime phenomenon.

Iranian poet and filmmaker *Forough Farrokhzad*, writer of the poem *Let Us Believe in the Beginning of the Cold Season* died after a car accident at the age of 32. We know from her poems that she lived through many a cold season. At the same time, her progressive lifestyle and feminist ideals have brought warmth to many. She was well ahead of her time and wrote about her experiences without any taboos, although critics were not ready to embrace her innovative style. Her words, travels and films didn’t only shed light on what it should and could mean to live fully as a woman, she also pointed out social ills in others. Before American human rights activist Kimberlé Crenshaw came up with the term intersectionality, Farrokhzad was already living on multiple crossroads. She navigated various axes whilst painfully exposing how different forms of repression affected people, and women in particular. As a woman, she courageously challenged society. Her private and public lives were interwoven in the poems she published about her personal experience of sexuality. She was and is an inspiration to many. Long after her death, Farrokhzad keeps on lighting the path for new generations.

# Meeting Point

# Also at the festival

Festival centre + Box office

Recyclart

Rue de Manchester 13-15 Manchesterstraat  
1080 Bruxelles / Brussel

Bar: open every day from 12:00

Restaurant: open every day from 18:00

Box office: open every day 12:00-20:00

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfda.be

Monira Al Qadiri

*Phantom Beard*

Théâtre des Martyrs

25.05, 20:30

26.05, 15:00

28.05, 20:30

Mathias Varenne

*Hurler sous la lune*

L'L

22.05, 20:30

23.05, 20:30

24.05, 19:00

28.05, 20:30

29.05, 22:00

Sorour Darabi

*Savušun*

La Raffinerie

29.05, 20:30

30.05, 20:30

31.05, 22:00

01.06, 20:30



**10.05–01.06.2019**  
**BruxellesBrusselBrussels**